

# Constructivisme, constructionnisme

## Aux limites de la systémique ?

Par Mony ELKAIM

Ce texte de Mony Elkaim, extrait de son dernier ouvrage : Panorama des thérapies familiales, paru au Seuil en octobre 1995, résume d'une manière remarquablement concise les derniers développements en psychothérapie familiale. Vous y découvrirez la manière dont les « constructionnistes sociaux » se différencient des constructivistes ainsi que le large éventail des thérapies se réclamant du constructionnisme social et de la « collaborative therapy » (thérapie en collaboration).

**Jusqu'à la fin des années soixante-dix, le système qu'il s'agissait d'étudier en thérapie familiale était le plus souvent celui de la famille, le thérapeute étant généralement considéré comme un observateur extérieur et bien peu de thérapeutes s'intéressant encore au système thérapeutique.**

**Cette approche acceptait implicitement qu'une réalité objective existait à l'extérieur de nous, réalité qu'il fallait percer à jour pour aider les patients à se dégager des rets où ils étaient pris.**

**A partir du début des années quatre-vingt, toutefois, et plus particulièrement après la publication en allemand, en 1981, de l'ouvrage, dirigé par Paul Watzlawick, *P'invention de la réalité*<sup>(1)</sup>, un nouveau mouvement, dit constructivisme, s'est répandu dans le milieu des psychothérapeutes de la famille : cette approche se réclamait des travaux d'Ernst von Glasersfeld<sup>(2)</sup>, de Heinz von Foerster<sup>(3)</sup>, de Humberto Maturana<sup>(4)</sup> et de Francisco Varela<sup>(4)</sup>. Puis, quelques années plus tard, le constructivisme a été lui-même attaqué au nom du *social constructionism* (« constructionnisme social ») ; de nouvelles**

**formes de thérapie insistant sur les narrations ou les solutions ont alors proposé de remplacer la métaphore cybernétique/systémique par une autre métaphore, celle-là post-moderne et anthropologique<sup>(5)</sup>.**

**Je voudrais commencer, dans cette introduction, par décrire brièvement les thèses constructivistes, tout en exposant les théories des tenants du constructionnisme social et les critiques que ces derniers ont adressées au constructivisme ; après quoi je présenterai les principales écoles de ces deux courants, ainsi que certains des auteurs qui ont incarné ces mouvements dans le champ de la psychothérapie.**

# social et narrations

Les travaux de Heinz von Foerster sur la seconde cybernétique, de même que ceux de Humberto Maturana et de Francisco Varela sur la perception, ont été partiellement à l'origine de l'application des théories constructivistes au domaine de la thérapie familiale.

Heinz von Foerster<sup>(6)</sup> a insisté sur la relation entre système observateur et système observé, en montrant que ces deux systèmes sont inséparables. Mettant l'accent sur l'éthique et accordant une place essentielle au tiers qui met en relation l'autre et moi-même (« cette relation est l'identité », disait-il), il considérait que réalité et communauté vont de pair ; et il développa encore ce point de vue dans une introduction à un article de Francisco Varela où il indiqua qu'en plaçant l'autonomie de l'observateur au centre de sa philosophie « Kant n'avait pas pour intention d'effectuer un mouvement de l'objectivité vers la subjectivité, mais plutôt de fonder une éthique, car il avait vu clairement que, sans autonomie, il ne pouvait y avoir de responsabilité, ni par conséquent d'éthique »<sup>(7)</sup>.

Humberto Maturana et Francisco Varela<sup>(8)</sup> ont, quant à eux, souligné que la perception visuelle naît à l'intersection de ce qui s'offre à nous et de notre propre système nerveux : ils ont démontré que ce que nous voyons n'existe pas, en tant que tel, à l'extérieur de notre champ d'expérience, mais résulte de l'activité interne que le monde extérieur déclenche en nous. Maturana a établi également que les critères de validation d'une expérience scientifique n'ont pas besoin de l'objectivité pour fonctionner : ce qui est nécessaire au chercheur, ce n'est pas un monde d'objets, mais une communauté d'observateurs dont les déclarations forment un système cohérent<sup>(9)</sup>, et c'est pourquoi ce biologiste met l'objectivité « entre parenthèses ».

Enfin, pour Maturana comme pour Varela, le langage n'a pas été inventé par un sujet qui aurait cherché à appréhender le monde extérieur ; les êtres humains sont pour eux des êtres langagiers fondamentalement indissociables de la trame des couplages structurels que tisse le langage<sup>(8)</sup>. Grâce à ces penseurs constructivistes, les thérapeutes familiaux ont été amenés à découvrir que la construction mutuelle du réel compte davantage, en psychothérapie, que la recherche de la vérité ou de la réalité. Cette découverte a eu au moins quatre implications capitales dans le champ de la pratique thérapeutique :

– dans la mesure où des couplages différents font émerger des mondes différents, et pourtant compatibles, une psychothérapie réussie n'implique pas que le thérapeute a eu raison, mais que la construction qu'il a édifiée avec les membres du système thérapeutique est opératoire ;

– par ailleurs, l'intervention du thérapeute, au lieu de viser à faire surgir une quelconque « vérité » prétendument profitable au système ou à ses membres, doit tendre plutôt à élargir le champ des possibles ;

– il convient de noter, d'autre part, que le concept de couplage structurel, tel que Maturana et Varela l'ont élaboré pour décrire ce qui se manifeste à l'intersection d'un système déterminé par sa structure et du milieu où ce système s'insère<sup>(8)</sup>, maintient l'importance de l'autonomie individuelle, et donc de la responsabilité personnelle ;

– enfin, ceux qui, comme Foerster, refusent de séparer l'observateur du système observé sont

inévitablement confrontés au paradoxe autoréférentiel ; il leur faut donc impérativement formuler le problème en d'autres termes pour éviter de se retrouver placés devant la sempiternelle question : comment est-il possible de parler d'une situation à laquelle nous participons sans que nos descriptions soient entachées par nos propriétés personnelles ?

Parmi les nombreux congrès de thérapie familiale qui se sont tenus sur des thèmes constructivistes dans les années quatre-vingt, certains ont revêtu une importance particulière. L'un des premiers congrès afférents à ce domaine fut organisé en février 1985 à Saint-Etienne sous l'égide de Reynaldo Perrone,

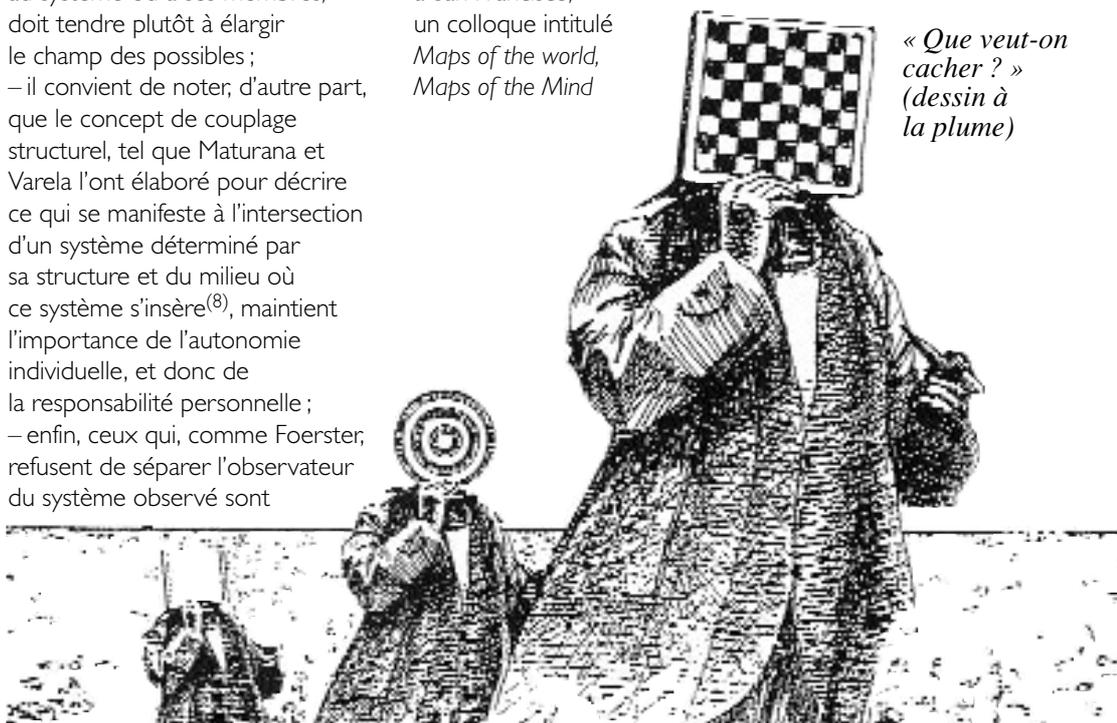
psychiatre et thérapeute familial spécialiste de la prise en charge des comportements violents intrafamiliaux ; ce fut au cours de cette rencontre, à laquelle participèrent Edgar Morin et Carlos Sluzki, que Humberto Maturana et Heinz von Foerster furent présentés pour la première fois aux thérapeutes français.

Puis le Mental Research Institute de Palo Alto organisa, en 1987, à San Francisco, un colloque intitulé *Maps of the world, Maps of the Mind*

C'est pour tenter de répondre à cette question que je me suis demandé comment le thérapeute pouvait utiliser les résonances communes des membres du système thérapeutique pour mieux se servir de son vécu.

Reynaldo Perrone, qui dirigeait à cette époque l'Institut de formation et d'application des thérapies de la communication, à Saint-Etienne, est aujourd'hui professeur associé à la faculté de psychologie de Grenoble.

« Que veut-on cacher ? »  
(dessin à la plume)



(« Cartes du monde, cartes de l'esprit »). Et il convient enfin d'ajouter à cette liste les deux séminaires que la Gordon Research Conference organisa sur le thème de la cybernétique, d'abord en juin 1986 à Wolfeboro (New Hampshire), puis en janvier 1988 à Oxnard (Californie) : maints thérapeutes intéressés par les thèses constructivistes (dont Lynn Hoffman, Tom Andersen, Bradford Keeney, Carlos Sluzki, Karl Tomm et moi-même) s'y retrouvèrent. Ce fut vers la fin de ces mêmes années quatre-vingt que les théories du constructionnisme social prirent leur essor aux Etats-Unis. Kenneth J. Gergen, professeur de psychologie au Swarthmore College, en Pennsylvanie, qui compte parmi les principaux représentants du constructionnisme social dans le domaine de la psychologie, a décrit ce nouveau champ à l'occasion d'un entretien récent<sup>(10)\*</sup>. A ses yeux, les significations, aussi bien que le sens du « moi » et les émotions, naissent dans un contexte intrinsèquement relationnel : non seulement le « je » et le « tu » ne se manifestent qu'au sein des dialogues permis par les relations humaines, mais l'identité elle-même est produite par des narrations issues d'échanges communs<sup>(11)</sup>, les narrations du moi renvoyant en effet à des relations sociales bien plus qu'à des choix individuels<sup>(11)</sup> ; dans cette optique, même les émotions correspondent à des modes de fonctionnement social, car elles sont enchâssées dans des séquences et des scénarios communs<sup>(11)</sup>. Gergen propose aux thérapeutes de remplacer les métaphores mécanistes de la cybernétique par des métaphores tirées de la théorie littéraire ou de l'anthropologie post-moderne : il situe résolument le constructionnisme social dans

\* voir page 12.

**« Les thérapeutes familiaux ont été amenés à découvrir que la construction mutuelle du réel compte davantage, en psychothérapie, que la recherche de la vérité ou de la réalité »**

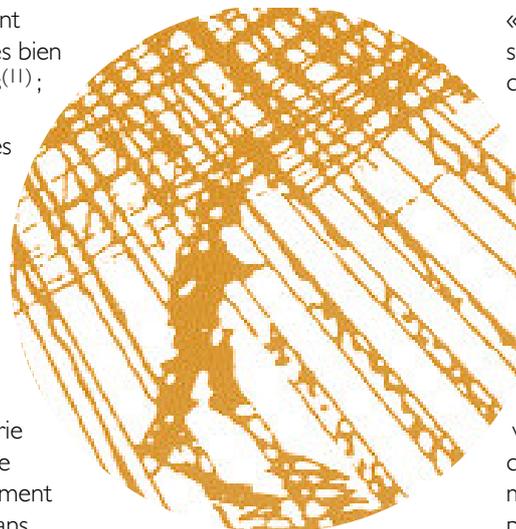
l'ère post-moderne, définissant le modernisme comme une vision du monde enracinée dans le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle.

Selon cet auteur, le modernisme assimilait le monde à une gigantesque machine que les hommes devaient et pouvaient comprendre, la compréhension du fonctionnement de cette machine étant censée produire des connaissances garanties d'un progrès illimité : de sorte que la pensée moderne mettait l'accent sur les desseins, l'évolution, l'objectivité et la rationalité. Tandis que la pensée post-moderne serait née vers la fin des années soixante, concurremment à la contestation d'un ordre politique amoral qui se préoccupait uniquement d'accumuler encore plus de richesses et de pouvoirs ; l'approche post-moderne associe par conséquent la revendication

éthique à la déconstruction des concepts de rationalité, d'objectivité et de progrès. Dans son ouvrage intitulé *Realities and Relationships* (« Réalités et Relations »)<sup>(11)</sup>, Kenneth J. Gergen a analysé les relations qui se sont nouées entre le constructivisme et le constructionnisme social : tenant toutes deux le savoir pour une construction de l'esprit et refusant l'une et l'autre de définir la connaissance comme le reflet fidèle d'une réalité ou d'un monde indépendant de nous (conception qui était caractéristique du modernisme), ces deux approches rejettent le dualisme sujet/objet. Mais pour les constructionnistes, des concepts tels que « le monde » ou « l'esprit » n'ont pas le statut ontologique que semblent leur attribuer les constructivistes, car ils appartiennent à des pratiques discursives et sont donc susceptibles d'être contestés et négociés dans le langage. Selon Gergen, le constructivisme est encore lié à la tradition occidentale de l'individualisme dans la mesure où il décrit la construction du savoir à partir de processus intrinsèques à l'individu, alors que le constructionnisme social s'attache au contraire à faire remonter les sources de l'action humaine aux relations sociales. C'est en ce sens qu'il affirme : « La construction du monde ne se situe pas à l'intérieur de l'esprit de l'observateur, mais bien à l'intérieur des différentes formes de relation. »<sup>(11)</sup>

Les conséquences de cette approche pour la psychothérapie pourraient être les suivantes, d'après Gergen<sup>(10)</sup> :

– les échanges verbaux entre le thérapeute et le patient ne reflétant pas une quelconque vérité, il ne s'agit pas de vérifier ou d'appliquer une théorie préconçue, mais de s'engager dans un dialogue potentiellement productif ;



— quand le patient parle de tel ou tel problème, il importe de s'interroger sur son contexte relationnel en se demandant pour qui il tient ce discours et dans quel but. L'évocation d'une dépression, par exemple, peut être un moyen de se relier à autrui, d'inviter d'autres personnes à entrer dans certaines « danses » spécifiques ; — les significations étant cogénérées par le patient et le thérapeute dans le contexte thérapeutique, il n'existe pas plus de voix unique qu'il n'existe un moi unifié : il n'y a pas une voix mais plusieurs, et il incombe donc au thérapeute d'aider le patient, à partir de l'aspect pragmatique du langage thérapeutique, à faire surgir en lui d'autres voix qui lui permettront de s'orienter vers d'autres formes de « conversations ». De nombreuses écoles se sont réclamées de ces derniers développements. Harry Goolishian et Harlene Anderson<sup>(12)</sup>, estimant que le vécu est compris et ressenti à travers des réalités narratives socialement construites, se sont prononcés en faveur des thérapies centrées sur la « dissolution du problème » (*dissolving therapies*), par opposition aux *solving therapies*, axées sur le symptôme. Pour ces deux auteurs, l'intervention thérapeutique est un principe obsolète : le thérapeute n'intervient plus mais se contente de participer à la conversation thérapeutique à partir d'une « position de perplexité ». Pour Michael White, thérapeute familial qui exerce à Adélaïde, en Australie, le thérapeute, s'inspirant de Derrida, doit chercher à déconstruire les « vérités » qui sont séparées des conditions et des contextes de leur production<sup>(13)</sup>. Pensant d'abord, à la suite de Michel Foucault, que les domaines de connaissance sont des domaines de pouvoir, White adhère à la définition foucauldienne de l'exclusion comme conséquence de l'acceptation



d'une identité socialement attribuée : tant pour les personnes que pour les groupes, ce serait l'identité imposée à l'individu marginalisé, bien plus que la non-appartenance à telle ou telle collectivité, qui créerait l'exclusion. Retrouvant d'autre part les intuitions antipsychiatriques

des années soixante, il estime qu'il est fondamental de dévoiler la « nature politique » des interactions locales et s'efforce donc d'« extérioriser » les discours intériorisés grâce à des « conversations thérapeutiques » qui visent à « repolitiser » ce qui avait été dépolitisé. Très attentif, enfin, à l'importance des « récits » pour la construction des significations de l'expérience individuelle, il considère que les connaissances culturelles peuvent finir par constituer un facteur d'assujettissement : pour lui, c'est donc dans l'espace créé en thérapie par l'extériorisation de certains de ces discours intériorisés, dans la distance nouvelle que la personne tend à établir avec « ses récits », que des narrations alternatives peuvent éventuellement s'édifier.

Bien que White se soit défini un moment comme un « constructiviste radical », aussi éloigné des structuralistes (pour qui les comportements reflètent la structure de l'esprit) que des fonctionnalistes (qui se polarisent plutôt sur la fonction que le comportement tend à remplir dans un système donné)<sup>(13)</sup>, son école est surtout insérée dans la mouvance du constructionnisme social. Comme Anderson et Goolishian, Steve de Shazer, du Brief Family Therapy Center de Milwaukee, aux États-Unis, pense que les problèmes sont inscrits dans le langage, mais, à l'opposé de ces auteurs, il s'assigne pour principal objectif de résoudre le plus rapidement possible les difficultés des patients<sup>(14)</sup> : s'intéressant beaucoup moins à la cause

**« Pour Michael White, thérapeute familial qui exerce à Adélaïde, en Australie, le thérapeute, s'inspirant de Derrida, doit chercher à déconstruire les « vérités » qui sont séparées des conditions et des contextes de leur production »**

des problèmes qu'à la découverte des solutions, il s'applique à promouvoir ces résolutions en amplifiant les ressources latentes des personnes qui ont sollicité son aide, conformément à la méthode d'Erickson. Et il recherche aussi les « exceptions », car il est convaincu par ailleurs que la réalité est construite plutôt que découverte : avec Insoo Kim Berg, il s'efforce de repérer les moments où ses clients ont relativement bien résisté aux problèmes dont ils se plaignent, afin de les aider à mieux lutter contre ce qui les opprime. Cette approche, centrée sur les solutions, se développe rapidement aux États-Unis, comme en témoignent les nombreux ouvrages récemment publiés par les représentants de ce courant : *In Search of Solutions : A New*

« La vie est notre  
fidèle miroir. »  
(80 × 80)



*Direction in Psychotherapy*<sup>(15)</sup>, de William Hudson O'Hanlon et Michèle Weiner-Davis ; *Becoming Solution-Focused in Brief Therapy*<sup>(16)</sup>, de John L. Walter et Jane E. Peller ; ou encore *Solution Talk : Hosting Therapeutic Conversations*<sup>(17)</sup>, de Ben Furman et Tapani Ahola. Tom Andersen, professeur de psychiatrie sociale à l'université de Tromsø, en Norvège, a commencé à expérimenter le dispositif dit de l'« équipe réfléchissante » vers le milieu des années quatre-vingt<sup>(18)</sup> : dans ce type de séances, l'équipe qui travaille derrière le miroir sans tain réfléchit à voix haute en présence de la famille en thérapie, laquelle communique ensuite aux thérapeutes les réflexions que ces commentaires ont suscitées. Cette approche, qui aspire à développer le respect du patient en s'opposant à l'orientation trop hiérarchique de certaines psychothérapies systémiques, a inspiré de nombreux praticiens, tels qu'Esther Wanschura, de l'Institut

für Systemische Interventionen und Studien de Vienne, ou Elida Romano, Jean-Clair Bouley, Patrick Chaltiel, Didier Destal, Serge Hefez et Françoise Rougeul, membres de l'Association parisienne de recherche et de travail avec les familles (APRTF). Après avoir été très proches de Mara Selvini Palazzoli, ces six thérapeutes se sont réclamés dans un deuxième temps du modèle d'« intervention provocative » de Maurizio Andolfi, ainsi que du modèle conversationnel et constructiviste de Carlos Sluzki – comme ils ont créé en outre, étant sensibles aussi à mon concept de résonance, des petits groupes de formation où chaque étudiant est libre d'expérimenter un style d'intervention spécifique. Ces références multiples sont un trait commun à la plupart des écoles de formation : il est en effet relativement rare, en Europe, de ne former qu'à une seule approche. Mais la richesse de l'APRTF est encore amplifiée par l'appartenance de ses formateurs à un système

psychiatrique institutionnel au sein duquel ils ont développé de nombreuses unités de psychothérapie familiale. Dans un contexte où le dialogue tend de plus en plus à être préféré à l'« intervention » pour modifier les significations et élargir le champ des possibles, l'importance thérapeutique des « questions » ne peut que s'accroître : cette donnée nouvelle a été prise en compte par Luigi Boscolo, Gianfranco Cecchin, Karl Tomm, Carlos Sluzki, Peggy Penn, Lynn Hoffman et bien d'autres, qui ont souligné que les questions pouvaient être de puissants instruments d'autogénération<sup>(19)</sup>. Il est intéressant de retracer comment certains thérapeutes familiaux ont été amenés à se détacher du constructivisme pour se tourner vers le constructionnisme social. Lynn Hoffman et Harlene Anderson ont raconté de quelle façon Harold Goolishian s'est séparé du constructivisme dès la fin des années quatre-vingt : cette séparation, précisent-elles<sup>(20)</sup>, se produisit dans la ville de Sulitjelma (Norvège), où Tom Andersen avait organisé une rencontre à laquelle avaient participé, entre autres, Ernst von Glasersfeld, Heinz von Foerster, Humberto Maturana, Lynn Hoffman, Harold Goolishian, Harlene Anderson, Gianfranco Cecchin et Luigi Boscolo.



Harlene Anderson et Harold Goolishian avaient projeté une bande vidéo aux théoriciens présents pour leur fournir un exemple concret de leur style non directif, et non seulement leur travail semblait avoir été peu compris, mais certains membres de l'assistance s'étaient montrés carrément réfractaires à leur démonstration. Peu après, au moment même où Lynn Hoffman ne parvenait plus à suivre un débat entre deux théoriciens constructivistes, Harold Goolishian s'était approché d'elle pour lui annoncer qu'un déclin venait de se faire dans son esprit : lui expliquant qu'il venait de comprendre que la cybernétique n'était pas une science de la compréhension mais une sorte d'ingénierie fondée sur le contrôle, il se dit désormais convaincu de la nécessité de renoncer aux analogies de type cybernétique. Au cours de l'entretien où Lynn Hoffman me fit part de cet événement<sup>(20)</sup>, Harlene Anderson précisa que, jusqu'à cette époque, Goolishian et elle-même étudiaient aussi bien Kenneth Gergen que les auteurs constructivistes – ils s'étaient efforcés jusqu'à cette date de faire coexister ces deux corpus théoriques en tant que références complémentaires, et ce fut seulement à partir de cette rencontre de Sulitjelma qu'ils se séparèrent de la mouvance constructiviste pour s'intéresser au constructionnisme social, à l'herméneutique et aux théories de la narration. Lors d'un séminaire qu'ils ont animé en novembre 1994 à Chicago dans le cadre du cinquante-deuxième congrès annuel de l'American Association for Marriage and Family Therapy, Joan Aderman, Tom Andersen, Harlene Anderson, Marilyn Frankfurt, Peggy Penn, Tom Russell et Kathy Weingarten ont diffusé un texte qui précise les points essentiels de l'approche

qu'ils préconisent : dite *collaborative therapy* (« thérapie en collaboration ») et se voulant une coconstruction du nouveau liée au post-modernisme, cette approche oppose les systèmes sociaux définis par les rôles et les structures aux systèmes linguistiques, les familles aux individus vivant dans le langage et les organisations hiérarchiques aux organisations horizontales et égalitaires. Pour les partisans de cette *collaborative therapy*, le moi est une instance multiple qui s'échafaude dans le langage et les relations, tandis que le « non-savoir » du thérapeute est tenu pour indispensable à l'éclosion de nouvelles possibilités. Concevant la thérapie comme une collaboration entre des personnes aux expériences et perspectives différentes plutôt que comme une relation entre un expert et des sujets qui demandent de l'aide, ce groupe en déduit logiquement que le thérapeute doit accepter de s'installer dans un « non-savoir » afin de s'ouvrir aux possibilités que le savoir risquerait de ne pas laisser émerger : cette position, qui permet de se maintenir dans un processus d'apprentissage, privilégie la quête commune du thérapeute et du client sans impliquer pour autant le rejet de tout savoir antérieur.

## Bibliographie

- (1) Watzlawick, P. (éd.), *Die Erfundene Wirklichkeit*, Munich, R. Piper Co Verlag, 1981 ; trad. fr. : *L'Invention de la réalité*, Paris, Ed. du Seuil, 1988.
- (2) Glasersfeld, E. von, « Introduction à un constructivisme radical », in Watzlawick, P. (éd.), *L'Invention de la réalité*, Paris, Ed. du Seuil, 1988.
- (3) Foerster, H. von, « La construction d'une réalité », in Watzlawick, P. (éd.), *L'Invention de la réalité*, Ed. du Seuil, 1988.
- (4) Maturana, H., et Varela, F., *Autopoiesis and Cognition*, Pays-Bas, D. Reidel Publishing Company, 1980.
- (5) Hoffman, L., « Constructing realities : An art of lenses », *Family Process*, 29, 1990, p. 1-12.
- (6) Foerster, H. von, *Observing systems*, Seaside, California, Intersystems Publications, 1981.
- (7) Foerster, H. von, et Howe, R.H., « Introductory comments to Francisco Varela's Calculus for self-reference », *Int. J. Gen. systems*, t. 2, 1975, p. 3.
- (8) Maturana, H., et Varela, F., *The Tree of Knowledge*, Boston, New Science Library, Shambola Publications, 1987.
- (9) Maturana, H., « What it is to see », *Arch. biol. med. exp.*, Santiago, Chili, n° 16, 1981, p. 256.
- (10) « Kenneth J. Gergen et Mony Elkaim : un dialogue », *Résonances*, Toulouse, n° 9, 1996.
- (11) Gergen, K.J., *Realities and Relationships : Soundings in Social Construction*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1994.
- (12) Anderson, H., et Goolishian, H.A., « Human systems or linguistic systems : Preliminary and evolving ideas about the implications for clinical theory », *Family Process*, 27, 1988, p. 371-394.
- (13) White, M., « Deconstruction and therapy », *Dulwich Centre Newsletter*, n° 3, 1991 (voir aussi id. et Epston, D., *Narrative Means to Therapeutic ends*, Norton, New York, 1990).
- (14) De Shazer, S., *Putting Difference to Work*, New York, Norton, 1991.
- (15) O'Hanlon, W.H., et Weiner-Davis, M., *In Search of Solutions : A New Direction in Psychotherapy*, New York, Norton, 1989.
- (16) Walter, J.L., et Peller, J.E., *Becoming Solution-Focused in Brief Therapy*, New York, Brunner/Mazel, 1992.
- (17) Furman, B., et Ahola, T., *Solution Talk : Hosting Therapeutic Conversations*, New York, Norton, 1992.
- (18) Andersen, T. (éd.), *The Reflecting Team : Dialogues and Dialogues about the Dialogues*, New York, Norton, 1991.
- (19) Tomm, K., « Les questions réflexives, instruments d'autoguérison », in Fivaz-Depeursinge, E. (éd.), *Texte et contexte dans la communication, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, Toulouse, Privat, n° 13, 1991.
- (20) « Entretien avec Harlene Anderson et Lynn Hoffman par Mony Elkaim », *Résonances*, Toulouse, n° 9, 1996 (voir aussi Anderson, H., et Goolishian, H., « Conversation at Sulitjelma », *Newsletter of the American Family Therapy Association*, printemps 1989).